

gias, c'est-à-dire les docks à la mode turque. Elle a déblayé les vieux bâtiments, cimenté les terres battues, empierré les routes boueuses, percé les ruelles que traversent maintenant les voies ferrées. Elle a enlacé le port serbe, où courent les moutons, où s'entassent les piles de bois. Elle a construit des magasins, des greniers, des silos. Elle a surtout bâti d'américaines étables, où s'élèvent les ascenseurs, où l'eau sourd des tuyaux et nettoie sans cesse les parcs à moutons, les écuries, les mangeoires du gros bétail. Non loin, la *Standard* a édifié d'énormes réservoirs pour ses pétroles. Et déjà on projette de nouveaux bassins, une gare centrale, une meilleure jonction avec le réseau serbe et Belgrade, une voie ferrée nouvelle qui unira directement, par Pétritch, Salonique à la Bulgarie et Sofia.

Ainsi, économiquement cette fois-ci, Salonique reprend son rôle séculaire. A sa foire annuelle d'échantillons ont participé la Hongrie, la Roumanie, la Bulgarie, pour ne parler que des pays de l'hinterland commercial. La Grèce elle-même a montré ses tapis urbains, émigrés d'Anatolie, de Sparte et de Smyrne, ses tabacs qui, en trois années, ont fait riches des paysans, des réfugiés va-nu-pieds, installés dans les plaines de Macédoine et de Thrace, ses raisins, qui couvrent les pentes littorales du Péloponnèse. Mais elle a besoin des blés, des sucres, des bois, des bœufs de l'Europe balkanique du Nord. Elle conçoit déjà les nécessités économiques. Le 2 novembre elle signe avec la Yougoslavie un traité de commerce, avant-coureur d'autres accords. La ville « convoitée », tant de fois perdue et conquise, n'est plus que le lien pacifique, le gage de l'Union douanière de demain.